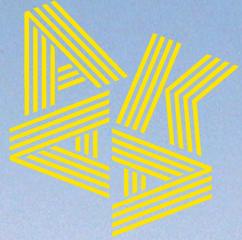


CHRISTOPHE
PERSON



Also Known
As Africa

Art & Design Fair
24 — 26 Octobre 2025
10ÈME ÉDITION

DOSSIER DE PRESSE

THIÉMOKO CLAUDE
DIARRA

GHIZLANE
SAHLI

NYABA LÉON
OUÉDRAOGO

Présences animistes, mémoires vivantes

Du 23 au 26 octobre 2025, à l'occasion du 10e anniversaire d'AKAA, la Galerie CHRISTOPHE PERSON présente les œuvres de trois artistes : Thiémoko Claude Diarra, Ghizlane Sahli et Nyaba Léon Ouédraogo, dont les univers singuliers interrogent la présence de l'animisme.

À travers des médiums aussi variés que la photographie, le dessin aux pigments de terre, la peinture ou la sculpture textile, leurs pratiques ne se limitent pas à convoquer des traditions ancestrales. Elles révèlent combien l'animisme demeure un langage vivant, en résonance avec la création contemporaine.

“Dans ma démarche picturale je ne reproduis pas le visible, je l’incarne”

Thiemoko Claude Diarra

“Les alvéoles, qui pour moi incarnent ici les cellules, en se multipliant, deviennent des êtres : elles sont à l'origine des corps et des individus”

Ghizlane Sahli

“Mon travail s’impose comme un acte de mémoire et de sensibilisation : documenter (...), témoigner de la fragilité et rappeler l’urgence de préserver une biodiversité dont dépend l’avenir de l’humanité”

Nyaba Léon Ouédraogo

Du 23 au 26 octobre 2025

Mercredi 23 : 14h - 22h (sur invitation)

Du jeudi au samedi : 12h - 20h

Dimanche : 12h - 18h

CARREAU DU TEMPLE

4 rue Eugène Spuller, 75003 Paris

Le photographe burkinabé **Nyaba Léon Ouédraogo** avec sa série “Le sacré : l’homme, l’animal et le végétal”, porte un regard sur les crocodiles sacrés qui cohabitent avec les populations dans la région du lac Bazoulé au Burkina Faso et renvoie à la place essentielle que cet animal occupe dans les traditions et la culture locale. Vénéré comme un animal totémique et sacré, il incarne les ancêtres et les esprits protecteurs. Que se passerait-il si demain ces mares se tarissaient ? Si les crocodiles n’étaient plus là ?

Ghizlane Sahli, quant à elle, raconte un périple intérieur et organique, porté par une dimension universelle. Avec l'aide des techniques ancestrales et du savoir-faire des femmes artisanes qui l'entourent, elle développe ses œuvres contemporaines en jouant avec les matières, les échelles et les volumes. Elles créent ensemble des broderies tridimensionnelles, à partir des déchets récoltés par l'artiste, dont elle extrait ce qu'elle nomme «l'alvéole». L'alvéole, déchet plastique recouvert de fils de soie, est la particule élémentaire du travail de Ghizlane Sahli. Elle est l'atome qui constitue la substance, la cellule dont l'accumulation et la prolifération créent l'œuvre.

Thiémoz Claude Diarra, enfin, à travers ses dessins en pigments naturels et ses peintures sur tapisseries anciennes, explore un dialogue entre tradition et modernité, figuration et abstraction. En utilisant des pigments de terre, il tisse une filiation avec les pratiques ancestrales de l'animisme africain, en particulier celles du Bogolan et du Boli en Afrique. Ces terres naturelles deviennent les médiums d'une transmission, où la matière brute dialogue avec les forces invisibles du sacré.

En réunissant ces trois démarches singulières, l'exposition propose une traversée sensible où l'animisme apparaît non pas comme une survivance du passé, mais comme une force active qui irrigue la création et le quotidien. Entre visible et invisible, les œuvres de Ghizlane Sahli, Nyaba Léon Ouédraogo et Thiémoko Claude Diarra rappellent que le sacré continue de nourrir nos imaginaires et d'éclairer notre rapport au monde.

Burkinabe photographer **Nyaba Léon Ouédraogo**, with his series *The Sacred: Man, Animal and Plant*, turns his gaze toward crocodiles sacred crocodiles that coexist with the populations in the region of Lake Bazoulé in Burkina Faso, emphasizing the essential place these animals occupy in local traditions and culture. Revered as totemic and sacred beings, crocodiles embody ancestors and protective spirits. His work raises an urgent question: what would happen if these ponds dried up, and the crocodiles disappeared?

Ghizlane Sahli tells an inner, organic journey with a universal dimension. With the help of ancestral techniques and the expertise of the female artisans who collaborate with her, she creates contemporary works by experimenting with materials, scales, and volumes. Together, they construct three-dimensional embroideries from discarded materials collected by the artist, from which she extracts what she calls “the alveolus.” The alveolus, plastic waste wrapped in silk threads, serves as the basic particle of her practice: the atom, the cell whose accumulation and proliferation generate the work itself.

Finally, through his drawings in natural pigments and his paintings on antique tapestries, **Thiémoz Claude Diarra** explores the dialogue between tradition and modernity, figuration and abstraction. By working with earth pigments, he reconnects with ancestral practices of African animism, particularly those of Bogolan and Boli. These natural earths become mediums of transmission, where raw materials converse with the invisible forces of the sacred.

By bringing together these three unique approaches, the exhibition offers a sensitive journey in which animism emerges not as a relic of the past but as an active force that continues to shape creativity and daily life. Between the visible and the invisible, the works of Ghizlane Sahli, Nyaba Léon Ouédraogo, and Thiémoko Claude Diarra remind us that the sacred still nourishes our imaginations and illuminates our relationship with the world.

Nyaba Léon OUÉDRAOGO

Vit et travaille entre Ouagadougou et Paris /
Lives and works between Ouagadougou and Paris



Nyaba Léon Ouedraogo est né en 1978 à Bouyounou au Burkina Faso. Il appartient à une nouvelle génération de photographes africains qui questionnent les enjeux et les conditions de vie de ses contemporains, aux confluents de l'Afrique. Il se définit comme un griot des temps modernes qui conte les histoires d'une Afrique en pleine mutation.

Ses images interrogent les enjeux politiques, économiques, sociologiques et écologiques à travers le continent africain, notamment dans la région de l'ouest.

Ouedraogo a reçu plusieurs prix dont celui de L'Union Européenne aux 9e Rencontres de la Photographie de Bamako en 2011. Il est finaliste du prix Pictet en 2010 pour lequel il a été nominé une seconde fois en 2016. Il est lauréat des Résidences photographiques 2013 du musée du Quai Branly et a reçu un soutien à la création de l'Institut Français de Ouagadougou. Avec Christophe Person, il est co-fondateur de BISO (Biennale Internationale de Sculpture de Ouagadougou) lancée en 2019.

Nyaba Léon Ouedraogo was born in 1978 in Bouyounou, Burkina Faso. He belongs to a new generation of African photographers who are questioning the issues and living conditions of their contemporaries at the crossroads of Africa. He sees himself as a griot of modern times who tells the stories of a changing Africa.

His images question the political, economic, sociological and ecological issues at stake across the African continent, particularly in the western region.

Ouedraogo has received several awards, including the European Union prize at the 9th Rencontres de la Photographie in Bamako in 2011. He was a finalist for the Prix Pictet in 2010 and was nominated a second time in 2016. He is a laureate of the 2013 Résidences photographiques du musée du Quai Branly and has received creative support from the Institut Français de Ouagadougou. With Christophe Person, he is co-founder of BISO (Biennale Internationale de Sculpture de Ouagadougou), which was launched in 2019.



Nyaba Léon OUÉDRAOGO

Rituel et spiritualité, 2025

Tirage fine art baryta, jet d'encre pigmentaire
70 x 50 cm



Nyaba Léon OUÉDRAOGO

Le sacré: l'humain, le crocodile et le végétal, 2025

Tirage fine art baryta, jet d'encre pigmentaire

70 x 50 cm

En Afrique de l'Ouest, au Burkina Faso, le crocodile est un animal sacré, intimement lié aux traditions et à la culture locales. Totémique dans certaines communautés, il est perçu comme un descendant des ancêtres et un esprit protecteur, notamment dans les régions de Bazoulé et de Sabou. Les populations cohabitent avec ces reptiles qu'elles protègent et honorent à travers des cérémonies et des offrandes - poulets, cabris, dolo (boisson locale). Lorsqu'un crocodile meurt, il est inhumé dans un cimetière dédié, au pied d'un grand baobab, perpétuant ainsi son statut sacré. Leur rôle symbolique, associé à la fertilité et à la prospérité, s'accompagne d'un impact économique puisque les mares qui les abritent sont également des lieux de tourisme culturel.

Chaque communauté possède son propre récit fondateur autour de ces crocodiles, mais un point commun demeure : leur rôle vital dans la préservation de l'eau et la protection contre la soif.

Aujourd'hui, dans un Burkina Faso frappé de plein fouet par le dérèglement climatique, la raréfaction de l'eau menace ces écosystèmes. Les sécheresses récurrentes fragilisent les mares sacrées, compromettant non seulement l'équilibre écologique mais aussi la transmission de tout un patrimoine culturel et spirituel. Que deviendraient ces lieux si les mares venaient à disparaître ? Que signifierait l'absence des crocodiles, gardiens de la mémoire collective ?

À travers cette nouvelle série photographique, Nyaba Léon Ouédraogo explore ces sites sacrés et leur rôle fondamental dans la vie sociale, culturelle et spirituelle des communautés. Son travail s'impose comme un acte de mémoire et de sensibilisation : documenter l'importance de ces mares, témoigner de leur fragilité et rappeler l'urgence de préserver une biodiversité dont dépend l'avenir de l'humanité.

In West Africa, in Burkina Faso, the crocodile is a sacred animal, deeply intertwined with local traditions and culture. Totemic in some communities, it is seen as a descendant of the ancestors and a protective spirit, particularly in the Bazoulé and Sabou regions. People coexist with these reptiles, protecting and honoring them through ceremonies and offerings - chickens, goats, and dolo (a local beverage). When a crocodile dies, it is buried in a dedicated cemetery, at the foot of a large baobab tree, thus perpetuating its sacred status. Their symbolic role, associated with fertility and prosperity, also has an economic impact, as the ponds where they live are also cultural tourism destinations. Each community has its own founding story about these crocodiles, but one common thread remains: their vital role in preserving water and protecting against thirst.

Today, in Burkina Faso, severely impacted by climate change, water scarcity threatens these ecosystems. Recurring droughts are weakening the sacred ponds, compromising not only the ecological balance but also the transmission of a rich cultural and spiritual heritage. What will become of these places if the ponds disappear? What would the absence of the crocodiles, guardians of collective memory, signify?

Through this new photographic series, Nyaba Léon Ouédraogo explores these sacred sites and their fundamental role in the social, cultural, and spiritual life of the communities. His work stands as an act of remembrance and awareness-raising: documenting the importance of these ponds, highlighting their vulnerability, and emphasizing the urgency of preserving biodiversity, upon which the future of humanity depends.

Nyaba Léon Ouédraogo
La spiritualité, 2025 (détails)



Ghizlane SAHLI

Vit et travaille à Marrakech /
Lives and works in Marrakech



Ghizlane Sahli brode, sculpte, installe, dessine et peint. Elle raconte un périple intérieur et organique, porté par une dimension universelle. Avec l'aide des techniques ancestrales et du savoir-faire des femmes artisanes qui l'entourent, elle développe ses idées contemporaines en jouant avec les matières, les échelles et les volumes. Elles créent ensemble des broderies tridimensionnelles, dont «l'alvéole», à partir des déchets qu'elle récolte. L'alvéole, déchet plastique recouvert de fils de soie, est la particule élémentaire de son travail. Elle est l'atome qui constitue la substance. Elle est la cellule dont l'accumulation et la prolifération créent l'œuvre. Sahli utilise le fil pour tisser et célébrer les sujets qui la stimulent : le corps humain, dans sa généralité, et le corps de la femme dans son intimité.

Elle s'inspire de métaphore avec la nature pour développer son propos et exprimer son intérriorité et ses émotions. Une émotion pure, nettoyée de tout apport religieux, social, éducationnel ou générique. Elle se plaît ainsi à transformer la matière, à l'exulter et à lui donner du sens.

Ghizlane Sahli embroiders, sculpts, installs, draws and paints. She tells the story of an inner, organic journey with a universal dimension. With the help of ancestral techniques and the know-how of the craftswomen around her, she develops her contemporary ideas by playing with materials, scale and volume. Together, they create three-dimensional embroideries using waste materials collected by the artist, from which she extracts what she calls the "alveolus".

The alveolus, plastic waste covered in silk threads, is the elementary particle in Ghizlane Sahli's work. It is the atom that makes up the substance, the cell whose accumulation and proliferation create the work. Ghizlane uses thread to weave and celebrate the subjects that stimulate her: the human body in its generality and the female body in its intimacy.

She draws on metaphors linked to nature to develop her message and express her inner self and her emotions. Pure emotion, cleansed of any religious, social or educational influences. Ghizlane Sahli enjoys transforming matter, exulting in it and giving it meaning.



Ghizlane Sahli, Les flux qui nous tissent...001, 2025

Broderies, fils de laine, fils de fer et déchets plastiques
recouverts de fils de soie sur toile en lin.
100 x 70 cm.



Ghizlane Sahli, Les flux qui nous tissent...003, 2025

Broderies, fils de laine, fils de fer et déchets plastiques
recouverts de fils de soie sur toile en lin.

70 x 100 cm.

On peut tirer un fil conducteur de votre travail autour de cette couleur, ce rouge qui est très présent. Est-il devenu une couleur signature ?

Je trouve que cette couleur convient parfaitement pour parler du corps de la femme. Mon propos n'est cependant en rien révolté, revendicatif ou provocateur, bien au contraire puisqu'il s'agit pour moi plutôt d'une sorte de célébration. À la Fondation Blachère par exemple, j'ai conçu une installation avec un pantalon de mariée duquel dégoulinent des fils de laine rouge et qui est relié à une grande toile peinte toujours en rouge où prolifèrent des alvéoles faites de déchets recouverts de fils de soie. Pour moi, ce pantalon représente à la fois la virginité de la femme et son pouvoir sacré. Dans la tradition marocaine, bien que cela soit très rare aujourd'hui, le drap ou le pantalon est présenté après la nuit de noces pour révéler la virginité de la jeune épouse. J'ai utilisé un vêtement qui a été porté et brodé par une jeune femme qui me l'a donné. Dans une autre œuvre, d'un drap avec une fente jaillit un liquide qui se répand tel un réseau sanguin ou telle la sève d'une feuille. Il y a quelque chose de sacré, qui relève de la vie et de l'éternel féminin.

Ce sang est double et représente à la fois les règles et la rupture de la virginité ?

Le sang et le cycle menstruel sont des éléments importants dans les différentes étapes de la gestation. Il y est donc bien aussi question de la vie. Les alvéoles, qui pour moi incarnent ici les cellules, en se multipliant, deviennent des êtres : elles sont à l'origine des corps et des individus. On retrouve cette idée de quelque chose de naturel qui se déploie dans le travail même. L'œuvre me dirige et il y a une espèce de dialogue : je vais là où elle veut m'emmener. Il a quelque chose de très organique. Elle grandit d'une manière « aléatoire » et j'ai ce sentiment d'un organisme vivant qui prolifère. Même lorsque je fais des erreurs ou qu'apparaissent des choses qui n'étaient pas prévues, je me dis que cela doit forcément avoir un sens et qu'il faut l'accepter. J'y crois et je fais confiance. Quand j'ai commencé à produire des œuvres en Afrique avec les femmes de mon atelier, on a d'abord parlé de sang, de menstruations, de liquide, de flux, de fluide féminin. Lorsque j'ai posté sur Instagram un travail en cours, un ami a écrit un texte qui m'a bouleversée et dans lequel il parlait de sève et de femmes. Il a trouvé le mot qui raisonne en moi et qui résume tous ces fluides féminins. Ce mot, sève, me parle d'autant plus aujourd'hui. Je suis obsédée par la façon de grandir des bananiers, des papyrus et des bambous qui sont sur ma terrasse. Je les observe et je suis fascinée par la croissance de leurs feuilles.

A common thread in your work can be drawn around this color, this red, which is very present. Has it become a signature color?

I find this color perfectly suited to discussing the female body. However, my approach is in no way rebellious, protest-oriented, or provocative; quite the contrary, since for me it's more of a celebration. At the Blachère Foundation, for example, I designed an installation featuring a pair of bridal pants dripping with red wool threads, connected to a large canvas, also painted red, where honeycombs made of waste covered with silk threads proliferate. For me, these pants represent both a woman's virginity and her sacred power. In Moroccan tradition, although it's very rare today, the sheet or pants are presented after the wedding night to reveal the young bride's virginity. I used a garment that was worn and embroidered by a young woman who gave it to me. In another work, a liquid gushes from a sheet with a slit, spreading like a network of blood or the sap of a leaf. There is something sacred, related to life and the eternal feminine.

This blood is double and represents both menstruation and the breaking of virginity?

Blood and the menstrual cycle are important elements in the different stages of gestation. So, it is also a question of life. The alveoli, which for me here embody cells, by multiplying, become beings: they are the origin of bodies and individuals. We find this idea of something natural that unfolds in the work itself. The work directs me and there is a kind of dialogue: I go where it wants to take me. There is something very organic about it. It grows in a "random" way, and I have this feeling of a living organism that proliferates. Even when I make mistakes or things appear that weren't planned, I tell myself that it must have meaning and that it must be accepted. I believe in it and I trust it. When I started producing works in Africa with the women in my studio, we first talked about blood, menstruation, liquid, flow, feminine fluid. When I posted a work in progress on Instagram, a friend wrote a text that moved me and in which he spoke about sap and women. He found the word that resonates with me and sums up all these feminine fluids. This word, sap, speaks to me even more today. I am obsessed with the way the banana trees, papyrus trees, and bamboo on my terrace grow. I observe them and am fascinated by the growth of their leaves.

Vous dénouez et libérez les paroles qui sont étouffées et écrasées ?

Pour l'instant je n'ai jamais vu quelqu'un de choqué. Je reçois la plupart du temps des témoignages très forts, surtout des femmes, mais aussi des hommes.

L'ancre africain est-il quelque chose d'évident pour vous ?

Bien qu'étant marocaine, née au Maroc, j'ai vécu dans un milieu très occidental depuis toujours. Enfant, je suis allée à l'école française, j'ai fait mes études à Paris, ma mère est espagnole et le père de mes enfants est suédois. Je regardais naturellement vers l'Europe. La première fois où j'ai pris conscience de mon « africainité », c'était grâce à la 1-54 à Marrakech en 2018, la foire d'art contemporain africain. J'ai été bouleversée en me rendant compte que je faisais partie intégrante de cette merveilleuse Afrique. J'ai eu le sentiment littéralement de tourner mon corps et de regarder vers le sud. Je suis désormais une amoureuse inconditionnelle de ce continent dont je fais partie.

Do you unravel and free the words that are stifled and crushed?

So far, I haven't seen anyone shocked. Most of the time, I receive very powerful testimonies, especially from women, but also from men.

Is your African roots something obvious to you?

Although I'm Moroccan, born in Morocco, I've always lived in a very Western environment. As a child, I went to a French school and studied in Paris. My mother is Spanish, and the father of my children is Swedish. I naturally looked towards Europe. The first time I became aware of my "Africanness" was thanks to the 1-54 contemporary African art fair in Marrakech in 2018. I was overwhelmed to realize that I was an integral part of this wonderful Africa. I literally felt like I was turning my body and looking south. I am now an unconditional lover of this continent of which I am a part.



Thiémoko Claude DIARRA

Vit et travaille à Bruxelles /
Lives and works in Brussels



Né à Bruxelles en 1974, Thiémoko Claude Diarra a vécu dix années à Bamako. Fils d'un sculpteur Bambara et d'une infirmière belge, il se situe au croisement de deux héritages : celui de l'art sacré et symbolique de ses ancêtres, et celui de la rationalité médicale et scientifique hérité de sa mère. Cette double filiation traverse son œuvre, qui interroge les frontières entre visible et invisible, mémoire rituelle et image contemporaine, forme et effacement.

Diarra développe une pratique qu'il qualifie d'*infigurée* : un état de l'image où la figuration est volontairement altérée. Ces images, il ne les détourne pas, il les désenveloppe pour révéler une charge symbolique latente. À partir de gravures, tapisseries et lithographies anciennes, il élabore un langage visuel fait de pigments de terre. Sa palette graphique se compose de formes flottantes - bulles, masses, halos - évoquant à la fois les formes du Boli bambara (masse rituelle entre informe et sacré), et les bullæ vanitas des peintures flamandes du XVI^e siècle.

Sa peinture agit comme un rite de recomposition, une tentative de traduire plastiquement ce qui, dans le monde contemporain, échappe à la perception mais reste agissant. Dans sa démarche picturale il ne reproduit pas le visible, il l'incarne. C'est un lien ininterrompu entre la terre, le corps et l'esprit.

Born in Brussels in 1974, Thiémoko Claude Diarra lived in Bamako for ten years. The son of a Bambara sculptor and a Belgian nurse, he stands at the crossroads of two legacies: one of the sacred and symbolic art of his ancestors, and one of the medical and scientific rationality inherited from his mother. This dual heritage runs through his work, which questions the boundaries between the visible and the invisible, ritual memory and contemporary image, form and erasure.

Diarra has developed a practice that he describes as '*unfigured*': a state of the image in which figuration is deliberately altered. He does not distort these images, but rather unwraps them to reveal a latent symbolic charge. Using old engravings, tapestries and lithographs, he develops a visual language made of earth pigments. His graphic palette consists of floating forms - bubbles, masses, halos - evoking both the forms of the Boli bambara (a ritual mass between the formless and the sacred) and the bullæ vanitas of 16th-century Flemish paintings.

His painting acts as a rite of recomposition, an attempt to translate plastically what, in the contemporary world, escapes perception but remains active. In his pictorial approach, he does not reproduce the visible, he embodies it. It is an unbroken link between the earth, the body and the spirit.



Thiémoko Claude DIARRA

Décalogue, 2025
Pigments de terre sur lithographie
ancienne
42 x 50 cm



Thiémozko Claude DIARRA

LUCA (Last Universal Common Ancestor), 2025
Pigments de terre et liant fluorescent sur papier
70 x 50 cm

Cette double appartenance culturelle irrigue un travail plastique qui opère un dialogue entre les textiles européens anciens, en particulier les tapisseries occidentales, et les pratiques africaines ancestrales. Sur ces tapisseries chargées d'histoire, l'artiste intervient avec une peinture à l'huile qu'il prépare lui-même à partir de pigments de terre, renouant avec une matérialité élémentaire.

Par ce geste, il établit un pont symbolique et conceptuel entre deux traditions textiles que tout semble opposer, mais qui ont en commun leur fonction sociale, spirituelle et narrative : objets de prestige, de transmission et de récit, porteurs de signes, de mémoire et de visions du monde.

Dans cette perspective, Diarra ne cherche pas la reproduction du visible. Sa démarche s'inscrit dans une approche organique, intuitive et sensible, où les formes émergent comme les traces d'une réalité sous-jacente. C'est dans ce contexte que la pensée de Paul Klee prend toute sa pertinence : «Je ne reproduis pas le visible, je rends visible».

Pour Diarra, il ne s'agit pas de représenter le réel mais de donner forme à l'invisible, de traduire les forces discrètes mais fondamentales qui façonnent le vivant. Son œuvre vise ainsi à révéler une réalité éthérée, ancienne et toujours active, un monde primordial où les formes s'organisent selon des dynamiques perceptibles au-delà des apparences immédiates.

This dual cultural affiliation informs a visual work that creates a dialogue between ancient European textiles, particularly Western tapestries, and ancestral African practices. On these tapestries steeped in history, the artist uses oil paint that he prepares himself from earth pigments, reconnecting with an elemental materiality.

Through this gesture, he establishes a symbolic and conceptual bridge between two textile traditions that seem to be polar opposites, but which share their social, spiritual, and narrative functions: objects of prestige, transmission, and storytelling, bearers of signs, memory, and visions of the world.

From this perspective, Diarra does not seek to reproduce the visible. His approach is part of an organic, intuitive, and sensitive approach, where forms emerge as traces of an underlying reality. It is in this context that Paul Klee's thought takes on its full relevance: "I do not reproduce the visible, I make it visible."

For Diarra, it is not a question of representing reality but of giving form to the invisible, of translating the discreet but fundamental forces that shape the living. His work thus aims to reveal an ethereal, ancient and ever-active reality, a primordial world where forms are organized according to dynamics perceptible beyond immediate appearances.

Thiemoko Claude Diarra
So Tigi, 2025 (détails)



AKAA:

Présences animistes, mémoires vivantes

Carreau du Temple, Paris

Du vendredi 24 au dimanche 26 octobre 2025

Vernissage le jeudi 23 octobre à partir de 14h

Stand A8

Visuels des oeuvres

Si vous souhaitez recevoir une invitation, contacter :

info@christopheperson.com

www.christopheperson.com



Private view :





GALERIE CHRISTOPHE PERSON
PARIS - BRUXELLES
Rue Émile Claus, 63
1180 Uccle, Bruxelles

CONTACT

Christophe Person
Directeur
+33 6 22 31 37 87

Enora Favre
Chargée des foires et expositions hors les murs
+33 6 98 63 89 94
info@christopheperson.com

www.christopheperson.com

CHRISTOPHE
PERSON